

## La visite à Friedrich Dürrenmatt

Michel Contat, [Le Monde](#), 19 septembre 1986

« COMMENT va Max Frisch ? » C'est tentant d'aborder Friedrich Dürrenmatt en lui demandant des nouvelles de son vieil ami et rival, « l'autre » grand écrivain suisse. Depuis le temps qu'on les confond, qu'à l'étranger souvent on les prend pour des Allemands, ils s'en amusent. De fait, Dürrenmatt et Frisch sont des écrivains internationaux. Leurs livres sont immédiatement traduits dans le monde entier. *Justice*, le dernier roman de Dürrenmatt, qui paraît à présent en traduction française, a déjà été traduit en vingt langues depuis sa parution l'année dernière en allemand, et *Der Auftrag* (la Mission), qui sort ces jours-ci chez Diogenes Verlag à Zurich, connaîtra sans doute rapidement la même fortune.

Frisch et Dürrenmatt sont des classiques, étudiés dans les universités et les lycées depuis les années 60. Deux possibles Nobel. Le fait qu'ils ont autant de titres au prix de littérature et qu'ils sont suisses tous les deux bloque probablement le jury, soucieux de ne vexer ni l'un ni l'autre.

En France, ils sont plus connus comme dramaturges que comme romanciers. On ne les confond pas moins. *La Visite de la vieille dame*, d'accord, c'est Dürrenmatt. Et *Monsieur Bonhomme et les incendiaires*, Frisch. Mais *le mariage de Mr. Mississippi*, du Bernois ou du Zurichois ? Faites le test autour de vous. Et puis demandez qu'on les distingue. Dürrenmatt est « absurdiste », Frisch « brechtien », répondra la doxa littéraire. Vieille histoire.

Pour Dürrenmatt, la parution en français, l'année dernière, de la *Mise en œuvre*<sup>1</sup> est venue remettre les montres à l'heure. Les lecteurs ont pu découvrir un écrivain attentif à ses propres matériaux imaginaires, un entrecroisement inédit d'autobiographie réflexive et de création narrative, une sorte de Kafka commentant ses récits en philosophe.

Quant aux téléspectateurs, ils ont vu, lors d'un mémorable « Apostrophes », une sorte d'Orson Welles alémanique observer d'un œil narquois ou simplement incrédule ces deux numéros que sont Philippe Sollers et Alain Robbe-Grillet, et emporter le morceau par des silences bourrés de sens. Si vous lui rappelez cette émission, il dit placidement : « *Le premier, comment l'appellez-vous, était ridicule avec ses vantardises à propos des femmes. Robbe-Grillet est plus malin. Si français ! Mais qui donc voudrait perdre son temps à regarder une telle émission ?* »

Et voilà vingt mille exemplaires de moins pour *Justice*. Qui pourraient être facilement regagnés grâce au bouche à oreille. Quiconque, en effet, aura lu ce roman apparemment policier, et hilarant de la plus inquiétante manière, n'aura de cesse qu'il l'ait fait lire autour de soi. S'il faut comparer, seul Kafka vient à l'esprit. La virulence du comique, l'originalité de l'imagination, les grimaces du grotesque et les vertiges de pensée signalent à la hauteur qui convient le Bernois célèbre quand on les place en regard des mêmes qualités chez l'illustre Pragois.

De quoi s'agit-il, dans *Justice* ? D'un meurtre, bien entendu. Dürrenmatt nous avait déjà habitués à ses détournements philosophiques du genre policier. *Le Juge et son bourreau*, *le Soupçon*, *la Promesse*, creusaient de grands thèmes sous les pièges d'une enquête. Un grand thème, si l'on veut simplifier : le Mal et le non-sens du monde, auxquels il serait coupable de se résigner. *La Panne*<sup>2</sup>, son récit le plus connu ici, parodie de procès menée par de facétieux magistrats à la retraite, tordait dans tous les sens la fibre essentielle de la conscience protestante : la culpabilité. Ces romans, qui datent des années 50, étaient d'une inspiration existentialiste plutôt sombre ; le grotesque y pointait, mais avec angoisse. Dans la Panne, la farce tournait mal : l'accusé pour rire finissait par se pendre pour de bon.

### Le grand art de l'ivrognerie littéraire

Dans *Justice*, nous savons d'entrée de jeu qui a tué, puisque nous assistons au meurtre, commis par un notable sur un universitaire dans un restaurant bondé, et nous lisons le rapport de l'avocat qui a été engagé, de sa prison, par le meurtrier condamné afin d'enquêter sur une hypothèse : qu'en aurait-il été de la réalité s'il n'était pas coupable ? Ayant obtenu, en quelque sorte par une fraude philosophique, son acquittement au cours d'un procès en révision, l'avocat s'apprête à faire justice lui-même en tuant le notable avant de se suicider. Le rapport, écrit en état d'ébriété et à vive allure, se lit gaiement et avec de plus en plus d'ébahissement, car il emmêle la chronologie et avance à coups de théâtre logiques qui sont autant de coups de serpe dans l'enchevêtrement touffu de la narration. Qu'à aucun moment le lecteur n'en perde le fil, voilà qui relève du grand art de l'ivrognerie littéraire.

<sup>1</sup> « L'Age d'homme », Julliard. Voir « [Le Monde des livres](#) » du 25 janvier 1985.

<sup>2</sup> Ces quatre romans, chez Albin Michel.

« *Du travail de dilettante* », commente ironiquement Dürrenmatt qui prétend, dans la troisième partie du livre, n'être que l'éditeur du rapport qui en forme les deux premières et qui lui a été communiqué par le commandant de la police zurichoise. Ce serait manquer d'égards pour le lecteur que de lui livrer le fin mot de l'histoire. Construite par déboîtements comme un télescope braqué sur le gros secret de l'impossible justice, nous avons là, de toute évidence, une parabole. Mais de quoi, au juste ?

Du pouvoir ? De l'intelligence humaine qui veut s'égaliser à Dieu en se livrant à des expériences, en jouant avec les hommes comme s'ils étaient des boules de billard ? Isaak Kohler, le meurtrier, ce député docteur honoris causa et fondé de pouvoir d'un grand consortium, serait-il une figure théologique ? Un Dieu assassin par la bande ? Spät, l'avocat déchu, qui sert à Kohler de queue de billard, serait-il l'image de la créature livrée à d'absurdes volontés ? Monika Steiermann, l'épouvantable naine sadique, héritière d'une usine d'armements, serait-elle l'incarnation lubrique du Mal ?

Vous fermez le livre, vous vous êtes considérablement diverti, et, comme le rappelle Umberto Eco parlant de Borges<sup>3</sup>, cela reste le principal critère de valeur d'un roman. Vous vous interrogez. Il vous a semblé apercevoir un visage énigmatique passer furtivement derrière cette bouffonnerie savante. Serait-ce celui de l'auteur ?

### **Un bourreau de travail**

M. Dürrenmatt en personne a tout à fait l'air de sortir d'un roman ou d'une pièce de l'écrivain Dürrenmatt. Il vous reçoit dans sa belle villa de pierre blanche et de verre, qui ouvre grandes ses baies sur le lac et la ville de Neuchâtel qu'elle domine. Il a l'allure d'un savant.

D'un savant fou. Ou d'un sage. Comme Einstein, tiens, justement, un personnage des *Physiciens de Dürrenmatt*. Il vous regarde, et vous n'arrivez absolument pas à décider si ses yeux, derrière les lunettes, sont tristes ou malicieux; mais vous savez déjà que votre plaisanterie sur Frisch va tomber à plat. « *Je ne sais pas comment il va, je n'ai aucune nouvelle de lui. Il ne m'a pas envoyé son dernier livre, Barbe-bleue. De toute façon, je ne l'aurais pas lu. Je ne lis pas de littérature, j'en écris, c'est bien assez.* »

Sur son vaste table de travail, à côté d'un *Vocabulaire technique de la philosophie* et du manuscrit en cours (des chemises bien rangées), il y a l'épais volume de Soljenitsyne *Novembre 16*, entamé. « *C'est assommant. Et l'image de la Suisse, du Zurich des révolutionnaires est tellement stéréotypée... Tous ces gros romans sont illisibles.* » Ah bon ! Tolstoï, Dostoïevski, Thomas Mann ? « *Jamais lus. Essayé. Pas le temps. Même pour Musil, que pourtant j'admire beaucoup. Une grande intelligence, un artiste tué par la guerre : ça n'avait plus de sens d'écrire la Cacanie à Genève.* »

On vous avait prévenu : Dürrenmatt ne dit plus rien dans ses interviews, sinon du mal de tout le monde.

Sa femme rit : « *A l'en croire, il n'a rien lu. Mais il connaît tout.* » Il répond qu'il lit les philosophes, la nuit. Elle est la seconde épouse, comédienne et cinéaste, Munichoise, belle, plus jeune que lui, qui paraît plus que ses soixante-cinq ans. Le diabète. A vingt-cinq ans, il a su qu'il était atteint d'une maladie incurable. Il en a perdu toute angoisse devant la mort. Deux infarctus l'ont obligé à des prudences ; il n'en travaille pas moins énormément. Sa vocation était la peinture, mais l'expressionnisme qui lui était naturel n'attirait plus la mode. Il est devenu écrivain et a toujours vécu de sa plume, de mieux en mieux, grâce au théâtre, qui continue de l'entretenir bien qu'il n'écrive plus de pièces. « *Il n'existe plus de troupes avec de grands acteurs pour jouer comme il faudrait le type de théâtre expérimental que j'ai en tête.* » Jamais il n'a cessé de peindre. Le musée de Neuchâtel, cette année, a présenté une grande rétrospective de son œuvre plastique.

### **Le télescope de Newton**

La maison est pleine de ses toiles et de ses dessins, parmi les tableaux de ses amis, dont beaucoup de portraits de lui. Dans son atelier, qui se trouve dans une seconde maison en contrebas, il y a un gros télescope, le même qu'avait Newton, et toute une paroi est occupée par une toile immense, la Brigade de l'Armée du salut, de son ami le peintre expressionniste zurichois Varlin, qui est mort. Il dit ça presque avec reproche, comme si celui-ci l'avait laissé seul. A Neuchâtel, il ne voit personne. Sa femme et lui ont des amis à Munich, des gens de théâtre, des cinéastes, des artistes; ils y passent plusieurs semaines par an, dans un grand hôtel.

<sup>3</sup> Dans le dernier numéro de *Poétique* (Seuil), n° 67, septembre 1986.

« *La Suisse? Y vivre n'a jamais été un problème pour moi. Pas de meilleur endroit pour travailler. Le pays est comme un pupitre propre. Et en quatre ou cinq heures, vous êtes dans une des grandes capitales de l'Europe.* » Sur le chevalet, il montre la toile en cours, qui hurle : c'est un paysan dont la chevelure a pris feu sous un arbre qu'elle va incendier. Dürennmatt a vu cette scène, à Munich, dans un jardin public. Vous dites : oui. Vous pensez à la Suisse, où personne ne hurle jamais, sinon derrière des portes capitonnées.

Sa femme s'éclipse. On vous avait dit qu'elle répondait à sa place dans les interviews. Les Suisses sont volontiers médisants. Vous êtes soulagé. Et vous attaquez. N'a-t-il pas déclaré qu'il considère le roman comme du temps perdu<sup>4</sup> ? Alors, *Justice* ? Il explique que c'est sa femme, son éditeur, ses œuvres complètes, on le pressait de publier dans le trentième volume, sous forme de fragments, ce polar abandonné en 1957. Ça ne se fait pas, des choses comme ça, quand on est vivant. Alors il l'a entièrement récrit, en peinant beaucoup sur des problèmes de « dramaturgie », mais en s'amusant énormément.

« *Un roman ne m'intéresse que s'il affronte à la fois des problèmes formels et les questions qui se posent à l'intelligence humaine face au cosmos. Pour le dernier, Der Auftrag, je suis parti des principes de composition du Clavecin bien tempéré de Bach et j'ai construit vingt-quatre phrases, de plus en plus longues, qui forment les vingt-quatre chapitres du roman. Et j'ai traité une question qui relève de la Théorie de la connaissance (Erkenntnistheorie), celle de l'observation des phénomènes d'observation, à travers l'histoire d'une mission confiée par un psychiatre à une cinéaste. Je pense que la littérature doit devenir tellement légère qu'elle ne pèsera plus sur les balances de la critique littéraire actuelle et que c'est ainsi seulement qu'elle reprendra de l'importance.*

*Avec Justice, j'ai écrit un divertissement sur la question du temps. Pourquoi la justice est-elle impensable du point de vue éthique et irréalisable dans la vie sociale ? Parce que morale et société reposent sur l'idée de réalité. Or il n'y a de réalité que le présent. Dès qu'un événement est au passé, il devient imaginaire, donc hypothétique. Le jugement moral porte sur l'intention, le jugement social sur l'acte, et comme l'acte est passé, il n'est plus réel. Vous avez là un paradoxe, une aporie, du point de vue de la raison pure. J'en ai fait une parabole. Il n'y a aucune théologie là-dessous, ni de métaphysique. Je suis athée. Mon père était pasteur, mon fils l'est aussi. Nous discutons. Dieu est une réponse sommaire des hommes aux questions que leur posent l'univers et leur propre mort. Mais les ressources de l'esprit humain sont infinies, pour autant que l'espèce ne se supprime pas elle-même.* »

### **L'effet Pascal**

Pendant deux heures, en français, qui n'est pas sa langue et qu'il parle en cherchant ses mots et avec un terrible accent bernois, Dürennmatt, tassé dans sa chaise longue, va être absolument étourdissant. Devant le doux paysage qui s'étend jusqu'aux Alpes, tandis que les deux vieux chiens-loups vous observent, la terre va se mettre à tourner dans le cosmos, la science va ouvrir un labyrinthe de miroirs où l'esprit s'égaré et se retrouve métamorphosé en lui-même, la pensée va traverser les âges, de Ptolémée à Kant, de Platon à Cantor, d'Aristote à Einstein. Vous sentez jusque dans votre corps la violente accélération du savoir que représente le développement de la biologie et de la physique au cours des quinze dernières années et qui transporte Dürennmatt d'enthousiasme et aussi de crainte, car il y a quand même beaucoup d'imbéciles. Vous ouvrez les yeux devant le rappel émerveillé que les particules lumineuses ne le sont que pour le cerveau et que sans lui la ténèbre règne sur la terre.

Vous avez vidé avec Dürennmatt une bouteille de grand cru de bordeaux, vous êtes légèrement ivre, vous quittez le vieux savant qui va dîner avec son éditeur et vous savez que vous venez de rencontrer quelqu'un de très, très exceptionnel. Comme vous vous méfiez des grands mots et du grand vin de bordeaux, vous ne dites pas : un génie. Mais vous vous demandez quel effet faisait, disons Pascal, sur ses visiteurs.

<sup>4</sup> « Le labyrinthe de Friedrich Durrenmatt », entretien avec Jacques Le Rider ([Le Monde](#) daté 12-13 septembre 1982).